Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

41 | 2019

L'insulte et l'injure

L'injure dans le monde universitaire parisien vers 1300–1450. L'honneur bafoué, l'honneur réparé.

Vsevolod Ioffe

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/5432>

DOI : 10.4000/questes.5432

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 11 novembre 2019

Pagination : 45-59

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Vsevolod Ioffe, « L'injure dans le monde universitaire parisien vers 1300–1450. L'honneur bafoué, l'honneur réparé. », *Questes* [En ligne], 41 | 2019, mis en ligne le 20 décembre 2019, consulté le 23 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questes/5432> ; DOI : 10.4000/questes.5432

L'injure dans le monde universitaire parisien vers 1300–1450. L'honneur bafoué, l'honneur réparé.

Vsevolod IOFFE

Membre associé du Centre de Recherche en Histoire Européenne Comparée,
Université Paris-Est

Majoritairement clercs, les membres de l'université de Paris, au Moyen Âge, avaient une forte conscience de leur appartenance à un corps particulier, à un statut d'exception dans le cadre de la société médiévale. La mise en question de ce statut pouvait provoquer de graves conflits, suivis de violences physiques tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la corporation universitaire. Cette mise en question est souvent initiée par une parole ou un geste outrageux¹.

Dans cet article, l'injure est comprise comme une parole ou un geste outrageant, une atteinte délibérée à l'honneur de la personne. Nous allons démontrer quelle place occupait l'injure dans le milieu universitaire parisien, les formes spécifiques qu'elle pouvait revêtir ainsi que les circonstances qui favorisaient le recours aux gestes et aux paroles outrageants. De même, les injures proférées contre les gens d'étude permettent de saisir le regard que le monde extérieur portait sur le *studium*. En effet, pour injurier les universitaires, les *extraneos* renvoient parfois à des lieux communs, à une vision stéréotypée qui leur

¹ Le présent article est fondé sur les idées et les matériaux exposés dans notre thèse de doctorat conduite sous la direction de Mesdames les Professeurs Joëlle Ducos et Nathalie Gorochov et intitulée *Conflits et violences chez les universitaires parisiens aux XIV^e et XV^e siècles*, soutenue à l'EPHE, le 8 décembre 2015.

offre un moyen de toucher les cordes les plus sensibles de leurs victimes. Enfin, il est important de s'interroger sur les façons de laver l'offense.

Nous nous sommes appuyés sur un large éventail des sources et tout particulièrement les données judiciaires, en l'occurrence les registres du Parlement de Paris, séries X^{1a} (Parlement civil) et X^{2a} (Parlement criminel). Nous avons également dépouillé des sources universitaires, à savoir des plaintes du *studium* adressées aux autorités laïques et ecclésiastiques, des statuts universitaires évoquant les injures² ainsi que des *Livres des Procureurs* des nations³. Quelques chroniques contemporaines peuvent également contenir des informations sur l'usage des injures dans le monde universitaire.

Dire les injures dans le milieu universitaire

Le vocabulaire désignant les injures est très imprécis. L'un des cas analysés regroupe, par exemple, plusieurs termes évoquant à la fois les offenses physiques et l'atteinte à la personne morale : « *injuriae, molestiae, oppressiones et violentiae*⁴ ». Tout aussi flous, d'autres termes se référant à la fois aux violences physiques et aux injures apparaissent fréquemment dans nos sources : « excès », « injure⁵ ». Dans un

² Il s'agit du grand recueil des sources universitaires édité au XIX^e siècle : *Chartularium Universitatis Parisiensis* (désormais cité comme CUP), éd. Henri Denifle et Émile Châtelain, vol. I–IV, Paris, Delalain, 1888–1897.

³ *Auctarium chartularii Universitatis Parisiensis : Liber Procuratorum nationis Anglicanae (Alemannie) in Universitate Parisiensi* (désormais cité comme ACUP), éd. Henri Denifle et Émile Châtelain, Paris, Delalain, 1894–1899, vol. II.

⁴ César Egasse du Boulay, *Historia Universitatis Parisiensis a Carolo Magno ad nostra tempora*, Paris, 1665–1673, vol. IV, p. 256.

⁵ CUP, vol. II, n° 1129, p. 592–594. On évoque ici de « graves excès » en parlant de l'atteinte à l'honneur mais aussi des violences physiques ; usage proche du mot « excès » se trouve dans un conflit de l'université avec l'abbé de Saint-Germain, CUP, vol. II, n° 762, « *excessibus preteritis non contentus, nuper excessus alios cumulavit* ».

cas, par exemple, un universitaire se plaint d'*injuria* en parlant de coups⁶. Les violences commises à l'égard des gens du *studium* par les hommes de l'abbé de Saint-Germain, en 1278, étaient qualifiées d'« *enormes excessus, atroces injurie ac scelerata delicta*⁷ ». Un autre mot signifiant les effets néfastes produits par des actes violents était « dommage ». On le trouve également en couple avec *injuria* : « *injurias et dampna alia inferendo*⁸ ». Lors d'un conflit entre les sergents du Châtelet et un groupe d'universitaires, les violences physiques ont été accompagnées « d'atroces injures et de blasphèmes infligés par des gestes et des paroles⁹ ».

Souvent équivoques, les mots de l'injure sont en règle générale associés à d'autres termes désignant à la fois la violence physique et l'atteinte à la personne morale. Cette ambiguïté du langage peut s'expliquer, d'une part, par le fait que les violences physiques étaient souvent précédées de gestes et de paroles outrageantes ; d'autre part, par les règles d'honneur qui régissaient la société médiévale, où une parole ou un geste outrageant pesaient parfois autant, voire plus qu'un assaut physique. C'est la raison pour laquelle la langue médiévale ne fait pas toujours de nette distinction entre la violence verbale (ou gestuelle) et la violence physique.

D'une façon conventionnelle, nous diviserons les injures touchant le monde universitaire en trois groupes : celles que les universitaires eux-mêmes adressaient à leurs confrères ; celles proférées à l'encontre des membres de la corporation

⁶ ACUP, vol. II, coll. 829 : «[...] *Pro adjunctione in causa injuriarum* [...] *Dixit quomodo enormiter esset lesus ex verberacione* [...] ».

⁷ CUP, vol. I, n° 480. Le terme « *excessus* » en latin médiéval signifie un « excès » dans le sens large mais aussi une « faute » et un « délit ». Jan Frederik Niermeyer, *Mediae latinitatis lexicon minus*, Leyde, 1976, p. 388.

⁸ Paris, Archives Nationales, X^{1a} 15, f° 256. Le mot « *dampna* » provient du verbe « *dampnare* » signifiant, notamment, l'action d'endommager (Jan Frederik Niermeyer, *Mediae latinitatis lexicon*, op. cit., p. 300).

⁹ CUP, vol. III, n°1340, p. 166–175 : « *quamplures atroces injurias et blasfemas eis verbo et facto inferendo* ».

universitaire par ceux qui n'en faisaient pas partie ; et enfin celles qu'utilisaient les « écoliers » pour insulter les *extraneos*, les non-membres¹⁰.

Les injures à l'intérieur du milieu universitaire

L'université médiévale étant composée de plusieurs nations¹¹ (ce terme désignant les confréries des étudiants appartenant à une aire géographique plus ou moins vaste), les tensions entre celles-ci étaient fréquentes durant toute la période étudiée. Dans un passage bien connu de son *Histoire occidentale*, écrite dans la première moitié du XIII^e siècle, Jacques de Vitry (1175/1180–1240), un légat du pape en mission à Paris, évoquait les préjugés et surnoms vexants que se donnaient les universitaires originaires de contrées différentes. D'après son témoignage, les Anglais étaient réputés ivrognes et appelés « coués¹² », tandis que les Français étaient des orgueilleux, des « chiffes molles » qui se paraient comme des femmes, et les Normands des vaniteux et des vantards¹³. Au-delà de ce passage moralisateur, il existe quelques témoignages plus précis sur les tensions entre les membres des nations et sur les injures qu'ils employaient entre eux. En voici un exemple.

En 1409, un énième conflit oppose les membres de la nation picarde à ceux de la nation allemande, qui regroupait alors tous les étudiants originaires de

¹⁰ Précisons que les termes *universitaires* désignent tous les membres de la corporation : les professeurs comme les étudiants de toutes les facultés, ainsi que les officiers de l'université, bedeaux et procureurs des nations.

¹¹ À Paris, l'université était composée de quatre nations : française, anglo-allemande, picarde et normande.

¹² Coué : « qui est pourvu d'une queue », un sobriquet appliqué aux Anglais. Voir l'article « coué » dans le *Dictionnaire du Moyen Français*, version 2015, ATILF – CNRS & Université de Lorraine [en ligne à l'adresse suivante : http://atilf.atilf.fr/scripts/dmfX.exe?LIEN_DMFC;LEMME=cou%C3%A9], consulté le 18 juin 2018.

¹³ Jacques de Vitry, *Histoire Occidentale*, trad. Gaston Duchet-Suchaux et Jean Longère, Paris, Éditions du Cerf, 1997, p. 85–86.

l'extérieur du royaume : les Anglais, les Écossais, les Italiens, les Allemands, etc. Un groupe d'étudiants allemands, comme nous rapporte un document dans le *Livre des procureurs* de la nation allemande, a été détenu dans la maison d'un maître picard, suite à une accusation de vol¹⁴. L'incident violent a eu lieu durant la fête de la saint Firmin, saint patron des Picards. La foule des Picards, rassemblée devant le collège du Cardinal Lemoine, emmène avec elle les prétendus coupables. On crie : « les Allemands sont des voleurs, des voleurs » et les Picards « dénigrent de cette manière la bonne renommée desdits étudiants...¹⁵ ». Pis encore, les Allemands sont violemment battus et reconduits dans la maison du maître picard. Chemin faisant, les étudiants allemands furent « cruellement jetés à même le sol comme des porcs ou d'autres animaux sauvages qu'on voudrait tuer¹⁶ ».

Dans cette affaire, l'importance n'est pas seulement donnée aux paroles outrageantes (avec le terme « voleur » attaché au très généralisant « les Allemands »), mais aussi à la manière dont ces injures ont été faites : on utilise le cri dans un lieu de rassemblement, ce qui aggrave l'atteinte à l'honneur¹⁷. De même, l'action de fouler dans la terre (et donc de souiller les habits), qui se rencontre assez régulièrement dans les sources, était considérée comme très outrageante. Il n'est pas fortuit, par ailleurs, qu'on emploie la comparaison avec des animaux sauvages ou des porcs pour souligner le caractère humiliant de la scène.

¹⁴ ACUP, vol. II, coll. 38, 39.

¹⁵ *Ibid.* : « *Clamaverunt enim contra ipsos dicentes : Alamani latrones, latrones, et sic puritatem bone fame predictorum scolarium multum denigraverunt [...]* ».

¹⁶ *Ibid.* : « *Ymo quod plus est, ipsos manibus percusserunt et unum ipsorum usque ad effusionem sanguinis leserunt. Quo facto, reducti fuerunt ad domum predicti magistri Jahannis Cadart et ibidem iteratis vicibus predicti scolares multipliciter fuerunt blasphemati, legatis enim manibus et peditis crudeliter positi fuerunt supra nudam terram veluti porci et alia animalia ad mactandum* ».

¹⁷ Sur les pratiques du cri au Moyen Âge, voir Didier Lett et Nicolas Offenstadt, « Introduction », dans *Haro ! Noël ! Oyé ! Pratiques du cri au Moyen Âge*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2003, p. 38.

Enfin, l'injure « larron¹⁸ » était considérée comme l'une des plus infamantes au Moyen Âge¹⁹.

Parmi les injures utilisées par les universitaires lorsqu'ils étaient entre eux, les plus courantes étaient celles qui mettaient en question le statut au sein du *studium* ou, plus généralement, au sein de la société. Pour injurier, on pouvait faire des insinuations sur le jeune âge de l'adversaire, surtout lorsqu'il avait un grade universitaire. Dans ce cas, on utilisait notamment le terme « béjaune », une dérivation du « bec jaune », qui désigne un oisillon²⁰. Ce terme demande une explication particulière. En effet, il s'employait au départ à propos des jeunes étudiants qui venaient de rentrer à la faculté des Arts et qui y subissaient toutes sortes de bizutages. Dans la première moitié du XIV^e siècle, suite à une série d'abus commis lors de ces humiliants rituels d'initiation, l'Université de Paris promulgua des statuts visant à protéger les « béjaunes » et interdisant les violences et les injures à leur égard²¹.

Le terme *béjaune* renvoyait donc à une étape humiliante dans la vie de l'universitaire et au statut le plus bas au sein de la corporation. Aussi l'usage du terme à l'encontre d'un étudiant « mûr » ou, pis encore, d'un maître, était-il considéré comme une grave atteinte à son honneur. En 1442, on rencontre cette insulte à l'occasion d'un conflit qui opposait deux maîtres de la nation allemande

¹⁸ « Celui qui commet un vol, un larcin, voleur » : voir l'article « larron » dans le *Dictionnaire du Moyen Français*, *op. cit.* [en ligne : www.atilf.fr/dmf/definition/larron1, consulté le 18 juin 2018].

¹⁹ Valérie Toureille, « Cri de peur et cri de haine : haro sur le voleur. Cri et crime en France à la fin du Moyen Âge », dans *Haro ! Noël ! Oyé !*, *op. cit.*, p. 170–171.

²⁰ Jacques Verger, « Rites d'initiation et conduites d'humiliation. L'accueil des béjaunes dans les universités médiévales », dans *La dérision au Moyen Âge. De la pratique sociale au rituel politique*, dir. Élisabeth Crouzet-Pavan et Jacques Verger, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007, p. 74.

²¹ CUP, vol. II, p. 496–497.

au sujet de l'office de procureur²². Le recteur prit parti pour l'un de ces maîtres. L'adversaire de ce dernier, agacé, qualifia le recteur de *bejanum* en présence d'autres personnes.

Il est intéressant de remarquer que l'insulte semble avoir été connue en dehors du corps universitaire. En 1372, un fermier des impôts l'employa à l'égard d'un bedeau de la faculté de droit, ordonnant à ses serviteurs d'aller frapper « ce garçon béjaune et morveux²³ ». Cela signifie d'une part que le fermier était bien informé des injures circulant dans le milieu universitaire, d'autre part, qu'il savait choisir les cordes les plus sensibles pour que l'insulte soit la plus douloureuse. À l'insulte *béjaune* s'ajoute en effet une allusion au bas statut social de l'intéressé (« garçon »).

D'une manière générale, les injures adressées par les gens de l'extérieur contre les écoliers sont beaucoup plus courantes que celles employées à l'intérieur du milieu universitaire. Cette tendance peut s'expliquer notamment par l'abondance des plaintes universitaires dans notre corpus de sources : le *studium* se plaignait volontiers de ses griefs en défendant son honneur corporatif.

Les injures extérieures visant les universitaires

Le type de conflits le plus représenté dans les sources oppose les membres de l'université de Paris aux forces de l'ordre. Les officiers du prévôt de Paris se trouvaient bien souvent, par la nature de leur métier, au contact des écoliers, et les sergents du Châtelet manifestent parfois une animosité particulière à leur égard.

²² ACUP, vol. II, coll. 549, « *Iterum dixit dictus dominus rector quod Winthorst nominasset in certa societate dominum rectorem bejanum* ».

²³ Archives Nationales, Paris, X^{1a} 19, fol. 502–502v, « *postea dictus defensor suis famulis dixera tverberate istum garcionem bejanum morvosum* ». À propos du terme « béjaune », voir aussi l'article de Marie-Antoinette Alamenciak dans ce même numéro.

Cette animosité était sans doute liée aux abus de privilèges des universitaires qui jouissaient notamment de prérogatives fiscales, juridiques, ainsi que d'une sauvegarde royale qui leur offrait un statut de protection exclusif les distinguant de tous les autres habitants du royaume²⁴. À cela s'ajoutaient d'autres prétextes à méfiance : la jeunesse de beaucoup de membres de l'université, leur mode de vie spécifique (et parfois bien loin des normes que leur imposait leur cléricature), le temps libre dont disposaient ces clercs en dehors du *studium*²⁵, l'orgueil dont ils faisaient preuve et la langue savante dont ils usaient entre eux. Les racines de ce sentiment pouvaient être plus profondes encore : le monde de la police et celui de l'université se trouvaient en opposition par le caractère des valeurs constitutives de ces deux métiers. La force rude, l'action, la violence étaient à l'opposé des valeurs et habitudes comportementales prônées par les gens d'études, même si ceux-ci ne s'y conformaient pas toujours.

On peut citer une autre affaire se déroulant en 1396 et qui illustre bien l'anti-intellectualisme des sergents du Châtelet. Hervé le Juif, bachelier en droit, fut attaqué par ces mêmes sergents lors de son arrestation²⁶. Or, il est caractéristique que ceux-ci ne se contentèrent pas de le battre, mais que les livres qu'il portait, ainsi que ses habits, furent déchirés, souillés et mouillés²⁷. Il s'agit ici d'une forme d'injure symbolique car on ne s'en prend pas uniquement à la personne, mais aussi aux symboles les plus visibles de son métier : le livre et la houppelande. Pendant le

²⁴ Marie-Madeleine Davy, « La situation juridique des étudiants de l'université de Paris au XIII^e siècle », *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. 17, n°76, 1931, p. 297–298 ; Serge Lusignan, « Vérité garde le roy ». *La construction d'une identité universitaire en France (XIII^e–XV^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1999, p. 106–110.

²⁵ Bronislaw Geremek, *Les marginaux parisiens aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris, Flammarion, coll. « Champs histoire », 2009, p. 179.

²⁶ CUP, vol. IV, p. 30–32.

²⁷ *Ibid.* : « Dicebant insuper quod predicti tres defensores dictos excessus et verberationes perpetrando, robam seu houpelandam dicti scolaris et quaternos predictos, quos tunc idem scolaris habebat, deleverant seu diruperant ac de luto sic maculaverant et madidaverant [...] ».

même conflit, les agresseurs utilisent aussi des injures plus habituelles : Hervé se fait appeler « larron et tueur²⁸ ». Qui plus est, on l'humilie et le tourne en dérision : les trois sergents le prennent par la poitrine et crient qu'ils ont pitié de lui tout en continuant à le battre « à différentes parties de son corps²⁹ ». Malheureusement, il est impossible dans ce cas d'expliquer ce qui a déclenché les violences à l'égard d'Hervé : son statut d'universitaire, son comportement ou bien son appartenance à la communauté juive (si on accepte que le surnom *Judei* renvoyait à celle-ci).

Un autre grave conflit oppose l'université au prévôt de Paris, Hugues Aubriot, en 1380. Lors des obsèques de Charles V, la délégation de l'université est violemment repoussée de la dépouille royale. Le prévôt, d'après la version universitaire, utilise, à part les violences physiques, plusieurs injures graves. Il qualifie les gens de savoir de « ribaudaille et de truandaille³⁰ ».

Il s'agit ici d'une insulte stéréotypée³¹. Le clerc universitaire aux mœurs libres et dissolues, constitue un *topos* de la culture médiévale. Cette insulte reflète la vision extérieure du monde universitaire. L'insulte « ribaud clerc » était par ailleurs utilisée à l'égard des universitaires à d'autres occasions. En 1316, un maître

²⁸ *Ibid.* : « *Ac alta voce falsum, latronem et homicidam [...] clamando* ».

²⁹ *Ibid.* : « *Et nichilominus tres defensores ipsum per pectusceperant et eum clamantem et dicentem quod de eo misericordiam haberent, verberando et fortiter pluribus ictibus et in pluribus sui corporis partibus percutiendo ad terram prostraverant* ».

³⁰ CUP, vol. III, p. 293–297 ; ACUP, vol. I, coll. 596 ; *Chronique des quatre premiers Valois (1327–1393)*, éd. Siméon Luce, Paris, Renouard, 1862, p. 288. Le conflit a été analysé, notamment, par Jacques Verger, « “Ribaudaille” ou “Fille du Roy” : l'Université de Paris entre honneur et violence à la fin du Moyen Âge », dans *Histoire de l'éducation*, n° 118, *École et violence*, 2008, p. 35–49.

³¹ Sur la perception stéréotypée des étudiants médiévaux, voir Hannah Skoda, *Physical Brutality in Northern France*, Oxford, Oxford University Press, coll. « Oxford Historical Monographs », 2013, p. 124.

se fit agresser par un homme noble qui le qualifia ainsi dans un lieu public et le pourchassa, une épée à la main, à travers les rues³².

Face à un clerc universitaire, un laïc pouvait recourir à une insulte grossière, à une menace directe. En 1409, un maître universitaire participant probablement à une ambassade à la cour du duc de Bourgogne, se fit insulter par un chevalier bourguignon : « tu es un parjure et infâme et si tu ne sors pas tout de suite, je te ferai jeter par la fenêtre³³ ». Dans cette menace transparaît un véritable dédain d'un chevalier à l'égard d'un clerc incapable de se défendre.

Pour injurier un universitaire, une personne étrangère au *studium* pouvait aussi mettre en question son statut social. Ainsi en 1396, un étudiant en droit à Paris, connu pour avoir mené dans son pays d'origine, en Anjou, un mode de vie digne d'un grand seigneur, vit sa maison pillée par un groupe de personnes³⁴. Les malfaiteurs, ayant causé plusieurs dégâts, le traitèrent également de « *rusticus* ». Nous ignorons si cet étudiant était noble mais les informations contenues dans les procès-verbaux de la plaidoirie nous apprennent que sa maison était fortifiée, ce qui rend l'insinuation sur le bas statut social particulièrement vexante.

Les universitaires injuriant les gens de l'extérieur du *studium*

Les injures envoyées contre les *extraneos* constituent une minorité de cas dans notre corpus. D'une manière générale, les sources inclinent à penser que les universitaires recouraient moins souvent aux paroles et aux gestes outrageux que

³² CUP, vol. II, n° 740 : « [...] *Et in injuriam et contumeliam ipsius scholaris et totius universitatis scholarium Parisiensium, vocaverat ipsum, in loco publico, ribaldum clericum ; item et quod, hiis non contentus ipse et quidam suis complices, ensibus evaginat, fugaverant dictum scolarem usque ad secundum hostium domus [...]* ».

³³ ACUP, vol. II, coll. 41–42, traduit par l'auteur : « *Qui eum respexit, dicens : “Tu es perjurus et infamis, et nisi subito recedas, ego faciam te proici per fenestram”* ».

³⁴ Archives Nationales, Paris, X^{1a} 43, fol. 219–220 ; CUP, vol. IV, p. 20–23.

les gens de l'extérieur. Toutefois, quelques remarques sur ce groupe d'injures sont possibles. Les universitaires injuriant les *extraneos* pouvaient recourir à différentes formes d'insultes. En 1450, un groupe d'étudiants allemands est accusé d'avoir jeté un pot d'urine contre le guet de nuit³⁵. Il s'agit ici d'une provocation directe et particulièrement grossière.

Des formes d'injures bien plus sophistiquées étaient également possibles, tout particulièrement lorsque l'insulte était proférée dans un milieu noble. En 1389, la plaidoirie au Parlement évoque ainsi une affaire ancienne qui avait opposé deux familles de la noblesse normande. Un maître-ès-Arts de l'université de Paris, Georges de Castro, appartenant à l'un des clans rivaux, comptait parmi les protagonistes de cette faide, dont plusieurs épisodes violents se déroulèrent au Nord de la France³⁶. À en croire la partie adverse, George de Castro, son frère et plusieurs hommes armés chevauchèrent à travers les terres de leur ennemi en portant des faucons³⁷. Il s'agit, incontestablement, d'une insulte ostentatoire : en utilisant cet oiseau de chasse, symbole chevaleresque par excellence, les hommes de Georges de Castro se comportent en maîtres, injurient leur ennemi en piétinant ses droits de propriété sur ses fiefs. Cette affaire assez exceptionnelle démontre que les étudiants nobles conservaient parfois un comportement caractéristique du milieu chevaleresque dont ils étaient originaires, et dont la violence était un élément constitutif.

³⁵ ACUP, vol. II, coll. 822–823 : « *Imponebatur enim eis quod projecissent pottum cum urina super vigiles excubiarum nocte precedenti* ».

³⁶ Archives Nationales, Paris, X^{1a} 36, fol. 75v–77v.

³⁷ *Ibid.* : « *Et cum quadam die portando falcones suos ad villam de Varenvilla circa prandium [...] accessissent* ».

L'honneur restauré

Une fois l'injure proférée, la personne offensée devait envisager une riposte pour laver son honneur. En fonction des circonstances concrètes, cette réponse pouvait être immédiate ou retardée. Les scénarios de la restauration de l'honneur sont multiples et dépendent de la gravité de l'injure. Les étudiants pouvaient répondre à des provocations par des violences physiques. Ainsi, en 1404, alors qu'une procession de clercs universitaires se rendait dans une église, elle fut violemment interrompue par les valets de Charles de Savoisy, chambellan du roi : les étudiants ripostèrent par la projection des pierres³⁸. Cette riposte provoqua une réaction très brutale des hommes du seigneur. Finalement, pour réparer l'honneur collectif de l'université, il ne fallut rien de moins que la destruction de l'hôtel de Charles de Savoisy³⁹.

Le fait d'effacer jusqu'aux traces matérielles de l'habitat de celui qui avait offensé le corps universitaire constitue une forme particulièrement radicale de réparation de l'honneur. Cette pratique était d'ailleurs attestée bien avant la période étudiée, lorsqu'en 1200, le roi sanctionne de manière très sévère les coupables de

³⁸ *Journal de Nicolas de Baye greffier au Parlement de Paris, 1400–1417*, éd. Alexandre Tuetey, vol. I, Paris, 1885–1888, p. 93–94, « Et avoit esté cest outrage à l'occasion d'aucuns pages qui, près de la dicte église de Sainte Katerine en genetant leur chevaulx, sua consueta insolentia, empeschoient lesdiz escoliers à entrer en ladicte eglise, pourquoi les enfans escoliers leur giterent pierrettes pour les faire arrester et soy tenir en paix, dont lesdiz pages s'en fuirent, comme l'en dit, audit hostel ou environ ». Le conflit a été, notamment, étudié par Laurent Tournier, « L'Université de Paris et Charles de Savoisy : une affaire d'honneur et d'État », dans *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France*, n° 122, 1995, p. 71–88.

³⁹ *Journal de Nicolas de Baye, op. cit.* p. 112–113.

violences graves contre les universitaires : leurs maisons furent démolies et même les vignes et arbres fruitiers leur appartenant furent abattus⁴⁰.

Inversement, la construction d'une ou de plusieurs chapelles expiatoires pouvait être exigée par l'université pour réparer son honneur souillé. Ainsi, en 1278, l'abbaye Saint-Germain-des-Prés dû-elle construire deux chapelles en mémoire des universitaires tués lors d'un grave conflit par les serviteurs du monastère⁴¹.

Une résolution à l'amiable était une autre solution envisageable. En 1409, lors du conflit déjà évoqué entre le chevalier bourguignon Jean de Neuchâtelet et le maître allemand Pierre d'Austria, la partie universitaire, après avoir menacé ses adversaires de faire un procès, préféra finalement négocier⁴². Le *Livre des procureurs* de la nation allemande, qui rapporte l'affaire, nous fournit quelques détails sur le cours des négociations. On y apprend que la délégation des maîtres qui représentaient leur confrère offensé devait faire face à un groupe de cinq chevaliers bourguignons⁴³, qui tentaient sans doute d'intimider leurs adversaires alors que, dans un contexte de guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons, ces derniers étaient en train de reprendre de l'influence à Paris.

Il nous faut de ce fait tenir compte de la dimension politique de l'affaire : il était important pour le duc Jean sans Peur de conserver de bonnes relations avec l'université suite à l'assassinat de Louis d'Orléans. En effet, une grande partie du

⁴⁰ Roger Hoveden, *Chronica magistri Rogeri de Hovedene*, éd. William Stubbs, Londres, Longmans, Green, Reader, and Dyer, 1871, vol. IV, p. 120–121 : « *rex quidam Francie iratus, fecit domus illorum demoliri, et vineas et arbores illorum fructiferas extirpari* ».

⁴¹ CUP, vol. II, n° 537. Sur la construction des chapelles expiatoires, voir Antoine Destemberg, « Morts violentes et lieux de mémoire. Les réparations faites à l'université de Paris à la fin du Moyen Âge », dans *Traverse. Revue d'Histoire/Zeitschrift für Geschichte*, n° 2, 2008, p. 38.

⁴² ACUP, vol. II, coll. 41–42.

⁴³ *Ibid.* : « *Alteravero die venerunt pro parte militis quinque milites, et pro alia parte venit dominus procurator cum magistro Petro [...]* ».

studium parisien s'était rangée du côté de Jean sans Peur après l'assassinat ⁴⁴. C'est pourquoi le duc de Bourgogne, même si les traces de son intervention dans l'affaire de Pierre d'Austria nous sont inconnues, a très probablement insisté pour qu'une forte amende soit payée en faveur du *studium*. Le document en question montre d'ailleurs que la procédure n'avait rien d'illicite, dans la mesure où les négociations avaient lieu dans les locaux du Parlement de Paris⁴⁵.

Enfin, il n'était pas rare que le litige trouve son issue dans un procès au Parlement de Paris, surtout lorsque l'injure provenait de l'extérieur de la corporation universitaire.

L'injure touchant le monde universitaire pouvait donc revêtir des formes variées. Les menaces directes, les insinuations sur le jeune âge ou sur les origines sociales, les insultes indirectes ou « symboliques » avaient toutes en commun la mise en question de la réputation de l'intéressé au sein de son groupe social, qu'il s'agisse de sa nation universitaire, de l'université dans son ensemble, voire de la société médiévale tout entière. L'injure était d'autant plus blessante qu'elle prenait pour cible les cordes les plus sensibles de la personne offensée : pour laver cette offense et restaurer son honneur, un universitaire pouvait envisager un conflit direct, une paix privée ou un procès. Il est parfois possible de distinguer des formes particulières d'injures dans les gestes outrageants commis par les *extraneos* : celles-ci reflètent une certaine méfiance et parfois même un rejet à l'égard des gens de savoir. Il est en revanche difficile de déterminer si l'université a « élaboré » des formes particulières d'injures : les insultes entre universitaires ne semblent guère

⁴⁴ Voir Bernard Guenée, *Un meurtre, une société. L'assassinat du duc d'Orléans, 23 novembre 1407*, Paris, Gallimard, 1992, p. 182–183.

⁴⁵ ACUP, vol. II, coll. 41–42, « *ad pallacium ad tractandum pro pace venirent* ». Sur les accords privés, voir Claude Gauvard, « *De grace especial* », *Crime, État et Société en France à la fin du Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2010, p. 18.

avoir été plus sophistiquées que celles provenant du monde extérieur. C'est plutôt dans la riposte à l'injure qu'il faut chercher les singularités : ainsi l'université tentait, d'une part, d'effacer dans l'espace urbain la mémoire de l'insulteur, et d'autre part de perpétuer la mémoire des victimes. Dans les deux cas, dans cette « guerre de mémoires », l'université mettait en avant son honneur collectif. L'honneur lavé de ses membres laissait des traces matérielles dans l'espace urbain parisien et perpétuait la mémoire de la corporation.